

LE CARNAVAL D'HIVER À SAINT-PAUL

Le carnaval de Saint-Paul, Minn., a été des plus brillant, et le programme des fêtes était des plus varié.

Depuis quelques années, Saint-Paul tend à éclipser Montréal pour les fêtes d'hiver, et il est malheureusement probable que la ville américaine arrivera à ce résultat avant peu.

Nous publions cette semaine une vue du palais de glace, qui peut donner une idée de l'importance de ce carnaval.

L'HYGIÈNE DES ENFANTS PENDANT L'HIVER

Aimez-vous l'hiver, mes chères lectrices ? Moi, je ne l'aime pas. J'ai horreur du nuage gris que charrie le vent dans un ciel bas. Je déteste le froid qui tend à l'excès toutes les fibres nerveuses de notre être, et c'est tout au plus si la neige qui attache ses aiguilles immaculées au squelette de nos arbres me raccommode avec lui.

Et puis, l'hiver, c'est la saison où les enfants souffrent, où les enfants meurent ; c'est l'époque où l'inexpérience et l'ignorance des mères font sentir tristement leurs effets. Que de dangers vont entourer sa jeune et frêle existence ! Quelle réserve de force et de vigueur il va lui falloir pour résister à tous les ennemis qui conspirent contre lui ! Cette force et cette vigueur, l'éducation actuelle les donne-t-elle ? Hélas ! non.

A ces petits il faudrait donner des muscles d'acier, et à la place, on met des nerfs qui vibrent à la moindre impression comme les cordes d'une harpe. Il faudrait les munir d'une peau souple et élastique, qui se mit en harmonie avec le milieu atmosphérique, et on leur en crée une sans résistance, sensible à l'excès, qui ne réagit pas contre les influences extérieures. Il faudrait, devenus bambins, les rompre graduellement à la fatigue et aux exercices physiques, pour en faire plus tard des hommes utiles à leur pays, et on les élève si douillettement qu'ils sont incapables du moindre effort. C'est à se demander vraiment si ces petits êtres sont destinés à vivre en plein air, dans une société de *dure gêhenne*, comme disait déjà Montaigne au XVI^e siècle, ou s'ils sont faits pour rester renfermés dans des boîtes bien capitonnées.

On recueille ce qu'on a semé. Et cependant, si on le voulait, il serait si facile de donner à ses enfants une âme saine dans un corps sain. Mais voilà, on ne veut pas ; et plutôt que de vouloir, que d'apprendre, on préfère écouter les inepties de gens sans expérience et instruction.

Au moins, vous autres, mes chères lectrices, ne soyez pas de ces mères imprévoyantes qui, pour élever leurs enfants, se reposent sur le hasard des circonstances et oscillent à tous les vents comme des girouettes. Si vous voulez que la nature ne vous ménage pas de douloureuses surprises, aidez vous un peu, sachez vous pénétrer de tous ces détails d'éducation qui varient avec le retour de chaque saison.

Les erreurs qu'on commet en matière de vêtements, on les commet ainsi tous les jours en matière de sortie. Ce ne serait pas quelques colonnes de journal, ce serait tout un volume qu'il me faudrait pour raconter toutes les bêtises qui se font à ce sujet. Je connais des parents qui gardent leur bébé à la maison tout l'hiver, s'il a la mauvaise inspiration de naître en cette saison.

J'en connais d'autres qui ne permettent la sortie que par des temps exceptionnellement, idéalement beaux, quand le soleil brille d'une lumineuse clarté dans un ciel sans nuages. J'en sais qui, dès que le soleil s'obscurcit, se hâtent de faire rentrer leurs enfants. J'en rencontre tous les jours qui paraissent croire que le moindre filet d'air, la brise la plus inoffensive va entraîner la perte de ces petits. Ils vivent ainsi dans des trances et des inquiétudes perpétuelles, sans cesse regarde l'horizon comme sœur Anne, interrogeant le thermomètre pour voir s'il n'a pas baissé, d'un degré, flairant dans l'atmosphère quelque vent suspect, préoccupés de la moindre goutte de pluie qui tombe.

Mon Dieu, qu'ils sont ridicules ces parents, et que leurs précautions sont bêtes, pardonnez-moi le mot, mes chères lectrices ! Ils tournent juste le

dos à la vérité. Ils ne voient pas que ces petits êtres, du jour où il sont campés sur leurs pieds et où il peuvent courir, ont en eux un calorifère qui vaut mieux que tout les feux de bois du monde. Ils ne voient pas que du moment où ils s'amuse, où leur sang circule, on peut les laisser sous le vent, sous la neige, sous la brise, sous la pluie, sans que mal se produise. Parlez-moi de ces braves petits hommes qui, après s'être trémoussés comme des diabolins, par une journée glaciale d'hiver, rentrent chez eux les mains et les pieds chauds, et ne me parlez pas de ces petits grelotteux, affublés de cravates et de cache-nez, noyés dans leurs fourrures, si bien emmitouffés qu'ils n'ont même pas le droit de jouer, et qu'ils rentrent chez eux les pieds et les mains froids comme marbre.

Parlons maintenant un peu des fâcheuses conditions dans lesquelles on place les enfants pendant l'hiver, dans nos maisons. A voir nos logements, on croirait vraiment que nous vivons à quelques degrés du pôle Nord. Des bourrelets et des rideaux épais aux fenêtres, des tentures aux plis savants pour cacher les portes, des tapis moelleux sous les pieds, dans la cheminée non plus des feux de bois qu'on entretenait et on tisonnait à son aise en devisant, mais des pyramides de charbon de terre ou de coke en ignition, à la chaleur lourde et malsaine.

Savez-vous qu'on asphyxie là-dedans, mes chères lectrices ? Voyons, regardez-moi donc un peu vos enfants. Dans cet air irrespirable ils pâlisent, s'étiolent et s'anéminent, ils perdent l'appétit et le sommeil. Si vous voulez suivre ce régime, jolies frilenses que vous êtes, au moins ayez dans votre appartement une chambre mal meublée, sans tentures, sans cheminée, mais large, où il puissent s'ébattre quand le mauvais temps leur interdit de sortir.

Ce sera leur chambre à eux ; ils pourront s'il leur plaît, y faire tapage, y jouer au soldat ou la madame, sans qu'ils soient exposés à entendre une voix importune leur crier : " Mais tais-toi donc, avec ton tapage, tu nous casses la tête ! "

ECONOMIES D'INTÉRIEUR

Les chaises de paille s'usent très rapidement parce que, — dans les cuisines surtout, — on a l'habitude de s'en servir comme marchepied pour atteindre aux objets élevés. On fera bien d'en faire garnir une d'une simple planche, forte, laquelle sera peut-être un peu dure pour s'asseoir, mais rendra en échange de ce léger incon vénient de nombreux services, entre autres pour le déchargement des fardeaux.

On peut, si l'on est coquet de son ménage, orner de bandes de papier découpé en festons, blanc ou de couleur, les planches supportant les ustensiles. Enfin, ne quittons pas la cuisine, puisque nous y sommes entrés, sans descendre à un détail prosaïque et sans apprendre aux ménagères que la mauvaise odeur exhalée parfois par les plombs, se corrige en jetant dans les conduits un peu le sulfate de fer, — vendu chez tous les pharmaciens.

En posant les tapis, on placera sous la thibaude des feuilles de gros papier gris, afin d'empêcher la poussière de s'infiltrer dans les parquets. Quand on lève les tapis, ces feuilles servent aussi à emporter les *moutons* qui se sont formés, et diminuent de beaucoup la malpropreté de l'opération — Il ne faut pas balayer à tour de bras, inutilement les tapis. Lorsque la pièce *fatigue* peu, il suffit de broser à la main, sur une large pelle de fer battu, avec une brosse de chien-dent, les quelques peluches, et la poussière superficielle ; ce système d'entretien prolonge infiniment la durée des moquettes.

Lorsqu'on a cassé le goulot d'une carafe, il faut faire couper régulièrement et polir la cassure par le vitrier. On conserve ainsi un sucrier ou un récipient utile et d'une forme peu commune.

Presque tous les *reps*, damas de laine, foulards, etc., se lavent au panama ou à la panamine avec un succès complet. Essayer toujours par précaution sur un échantillon.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ÉTAUTRES

— Les pertes causées par les grèves en Amérique, pendant les six dernières années, se montent à environ \$60,000,000. Ces pertes ont été éprouvées par les ouvriers seulement, et la perte des patrons par suite de ces grèves, s'est élevée à environ \$34,000,000.

— Voici que les mondaines de New-York viennent d'adopter la mode ridicule de se faire dorer le bout des ongles. N'est-ce pas que c'est joli, disait une actrice en montrant ses doigts à un reporter ; c'est la dernière idée de Paris. Déjà des centaines de jeunes femmes l'ont adoptée : dans quelques jours ce sera une rage ! N'en déplaise à la belle actrice, cette idée biscornue ne peut venir de Paris.

— Une particularité de l'année 1888 qui, comme on le sait, est bissextile. Les enfants qui naîtront le 29 février prochain n'auront jamais ni un an, ni deux ans, ni trois ans exactement révolus. Leur anniversaire de naissance ne reviendra que tous les quatre ans. De même il sera impossible de faire, à date fixe, le bout de l'an pour les morts du 29 février. Enfin, on se trouvera fort empêché pour fêter le retour des solennités de famille qui auront eu lieu ce jour-là.

— Le récent dîner donné par le maire de Londres, a coûté £4,000, et cependant on se plaint qu'il n'y avait rien à manger. Il y avait 8,000 invités, et à part la grande quantité d'autres items, et les viandes fournies par les bouchers, il y avait 450 pintes de soupe de tortue, 500 pièces de gibier, 400 volailles, 85 dindes, 36 lièvres, 150 homards, 110 pintes de jelly, 20 plats de gâteaux, et au-delà de 1,000 bouteilles de vin. Le maire a payé la moitié des dépenses et les deux shérifs ont défrayé le reste.

— Nous comptons à l'heure actuelle, dans la province de Québec, 1,485,000 catholiques. Sont préposés à leur tête : 1 cardinal, 2 archevêques, 7 évêques, 1 préfet apostolique, 1,540 prêtres et religieux. Il y a dans les divers diocèses : 957 églises, 58 séminaires et collèges, 243 couvents, 69 hôpitaux. Les catholiques sont repartis comme suit dans les diverses provinces ecclésiastiques : Québec, 729,000 ; Montréal, 616,000 et Ottawa, 127,000. Dans le diocèse de Québec, nous trouvons 666 prêtres, 41 églises, 108 couvents, 10 séminaires et collèges, 25 hôpitaux et 1,927 écoles.

— A la dernière séance de l'Académie des sciences, à Paris, M. Brown-Séguard a fait une intéressante communication sur l'air sortant des poumons de l'homme et des animaux. Les expériences de M. Brown-Séguard ne sont guère flatteuses pour notre haleine. Ayant condensé les vapeurs qui s'échappent sans cesse de nos bronches, le savant physiologiste a injecté dans les vaisseaux de lapins vivants le liquide ainsi obtenu. Or, une quantité de quatre à huit grammes de ce liquide a suffi pour produire sur ces lapins des effets toxiques : l'animal meurt au bout de deux jours. Et la mort est d'autant plus rapide que la quantité de liquide injecté est plus grande. Avec quinze grammes le lapin meurt foudroyé. M. Brown-Séguard en conclut que les poumons secrètent un poison qui en sort avec l'air expiré, ce qui rend l'air confiné malsain et dangereux. La nuit, surtout en cette saison, on se caiffe dans sa chambre à coucher. Longtemps avant l'heure du lever, l'air contenu dans cette pièce est désoxygéné par la respiration ; or, l'air n'est vivifiant, on le sait, qu'à la condition de céder au sang une partie de son oxygène, qui transforme le sang rouge des veines en sang noir artériel et le rend propre à la nutrition des organes. Il faut, à un homme de constitution moyenne, au moins huit mètres cubes d'air par heure pour que le travail de l'oxygénation du sang se fasse dans des conditions normales et surpauvres toute cause de malaise. Un grand nombre de malaises résultent de l'insuffisance de l'aération, à laquelle il est permis d'attribuer aussi le développement incessant de la tuberculose. L'air est aussi nécessaire à l'homme que le pain ; plus nécessaire même, puisqu'on peut se passer d'aliments plus longtemps que d'oxygène.